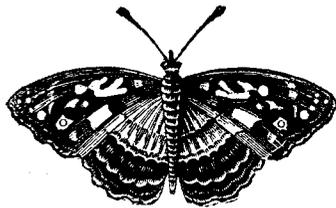


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE PRISONNIER.

Les feux rouges du soleil couchant avaient pénétré, ce jour là, dans l'obscur demeure du prisonnier. Il avait vu les mourantes lueurs se jouer à travers les barreaux de fer, et sourire aux murailles séculaires de son réduit; et son ame s'était épanouie un instant; et il s'était pris à rêver.... Que sais-je? quelque frais souvenir de sa vie d'artiste, peut-être! quelqu'une de ces impressions oubliées qu'on retrouve avec plaisir dans un des mille replis de son cœur. Oh! pour savoir tout le prix d'un rayon de soleil, il faut avoir bien souffert! il faut avoir connu l'agonie lente du prisonnier, s'être senti, jeune, ardent, languir entre quatre murailles, effroyable sépulture où vous ne pouvez ni vivre, ni mourir!....alors un rayon qui brille, un oiseau qui vole, un brin d'herbe qui joue entre les barreaux de votre fenêtre grillée, un rien vous saisit tout à coup d'une joie d'enfant; vous vous surprenez à suivre avec une curiosité folle les milles nuances d'une teinte qui s'efface et qui meurt; et puis vous ne songez plus à rien, et il vous reste au fond de l'ame je ne sais quoi de naïf et de touchant, quelque chose de mélancolique et d'insaisissable qui ressemble à la vapeur d'un songe écoulé.

Mais le jour avait fui; déjà la noire saillie des barreaux de fer se confondait avec les ombres du de-

hors; lui, était retombé sous le poids accablant des réflexions; autour de lui tout était sombre, lugubre; il était assis près du foyer, absorbé par mille pensées de désespoir. Un tison près de s'éteindre éclairait seul d'une lueur morne son visage effrayant de pâleur.

Debout près de lui, un autre prisonnier se tenait immobile contre la muraille, la tête dans ses deux mains; et long-temps ils demeurèrent ainsi sans songer l'un et l'autre à rompre le silence.

La porte de la cellule s'ouvrit.

Albert! Albert! cria l'un des deux prisonniers. Et un éclair de joie brilla sur sa figure livide; et les amis s'embrassèrent avec effusion.

Ils s'étaient vus l'un près de l'autre en un jour de gloire et de danger, dans une de ces grandes épreuves où les hommes de cœur apprennent à s'estimer ce qu'ils valent. Depuis ce jour là s'était établi entre eux cette fraternité sainte qui naît du patriotisme et du courage.

Long-temps séparé de son ami, Albert ne s'était pas attendu à le retrouver sous les verroux. Il le regarda, et se prit à sourire.

Mais d'un sourire affreux!... il y avait dans cette apparence de résignation quelque chose de plus déchirant que les sanglots: c'était le sourire du désespoir!

Et il demanda des nouvelles de ses amis, de leurs amis communs:

Henri ? — en prison ! — Arthur ? — en prison !
— Ernest ? — en prison ! — assez ! dit Albert... et il se déchirait la poitrine de rage...

Et il contint cependant l'explosion de sa haine : il est des sentimens que nul langage humain ne saurait rendre.

Ils parlèrent ensuite de liberté, de patrie!... souvent un soupir interrompait une phrase commencée, et il se faisait un long silence... mais, sans parler, leurs cœurs continuaient à s'entendre, et il y avait dans ces scènes muettes quelque chose de plus éloquent que la parole, de plus profond que la douleur, de plus triste que la mort !

Et déjà le tison du foyer avait cessé de lutter contre l'obscurité ! tous les trois étaient demeurés absorbés dans un sentiment commun de tristesse ; il y avait au fond de toutes leurs pensées je ne sais quoi qui ronge le cœur.

Et la voix du geolier vint avertir Albert qu'il était temps pour lui de se retirer.

Alors les amis se quittèrent, et une même pensée s'empara d'eux ; pensée de consolation et d'espoir !... Albert avait murmuré tout bas le mot avenir, et ils avaient compris !

C'est qu'il y a bien des choses dans ce mot là !!!

l'Amour à la Croisée.

Jamais je n'ai tant redouté l'approche de l'hiver que cet été.

En face de ma demeure, une jeune personne venait chaque jour de la belle saison s'asseoir et travailler auprès de sa croisée à demi ouverte où elle respirait l'air frais du matin et l'air tiède du soir. C'est ainsi que je la vis la première fois, et depuis lors il ne s'est pas écoulé de jour que je ne l'y aie cherchée, que je ne l'y aie trouvée, plus belle, plus ravissante que la veille. Si les amoureux n'avaient pas tous fait les portraits de leurs belles, portraits qui se ressemblent tous, à l'exception près de la couleur des yeux et des cheveux, je vous ferais bien aussi le portrait de ma jolie voisine. Mais sachez-le seulement, ses grands yeux noirs, tantôt vifs, tantôt langoureux, me troublaient, me brûlaient de leurs regards, quand, se détachant de l'ouvrage qu'elle tenait en ses mains, ils venaient s'arrêter sur moi, par hasard sans doute. Des cheveux brillans comme l'ébène tombaient en épaisses boucles le long de ses joues et les encadraient de manière à faire ressortir encore la blancheur de sa peau. Elle était pâle, mais cette pâleur était pleine d'intérêt ; elle répandait sur tout son être quelque chose de tendre et de rêveur. Puis sa bouche avait parfois de rapides sourires, qui venaient illuminer sa figure et lui donner une expression nouvelle. C'était comme un éclair sur un ciel gris. Elle était belle ainsi !...

Mais sans le vouloir je viens d'esquisser son portrait !.. Elle est bien mieux que cela, cependant.

Je la contemplais avec extase des heures entières ! Retranché derrière un de mes rideaux, je m'enivrais de sa beauté. Sur ma porte j'allais jusqu'à me hasarder à la regarder en face, et je me mis à porter lunettes pour la rapprocher de moi le plus près possible ; car j'ai le malheur ou plutôt le bonheur d'être myope ; cela m'a évité de servir le roi ; cela m'a économisé un homme, véritable chair à canon.

O ma vue, que je te remercie !

Mais il ne s'agit pas ici d'énumérer tous les avantages de la myopie, ils sont trop nombreux.

Je regardais donc mon adorable voisine, et j'aurais bien voulu pouvoir lui faire connaître tout ce qu'elle m'inspirait d'amour, de bonheur et de rêverie. De la rêverie à la poésie, il n'y a qu'un pas. Les amoureux et les poètes sont toujours rêveurs. Je lui fis des vers. Qu'ils étaient faibles ! Sous le poids de l'émotion peut-on jamais bien rendre ce que l'on sent. Je jetai mes pauvres vers sur son balcon ; ils y passèrent quinze jours inaperçus, et exposés à toutes les intempéries. Tous mes signes, tous mes gestes étaient superflus. Enfin, elle les trouva.

Des vers, de mauvais vers même, flattent toujours plus le cœur d'une femme que la meilleure prose. Demandez-moi pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Mais c'est un fait !

Enfin elle lut mes vers ; son sourire et son regard semblèrent me remercier ce jour-là ; du moins, je le crus, et j'étais heureux.

Je n'osais encore me présenter à elle, à sa famille. Elle avait une famille honorable, austère et qui ne comprenait peut-être pas la poésie et ses licences.

Un mois se passe encore sous l'influence de ses yeux, et l'hiver menace mon brûlant amour de sa froide atteinte. Je redoublais d'ardeur, de gestes et d'assiduités à mon rideau. Je cassai deux paires de lunettes à la contempler.

Quand j'étais sur ma porte avec ma mère, avec ma sœur ou mes amis, j'étais plus caressant avec ma mère, plus aimant avec ma sœur ou mes amis. Hypocrite ! je voulais faire comprendre à ma voisine que j'étais aimant, que j'étais caressant.

Un jour une pauvre vieille femme me demandait l'aumône. Je n'avais qu'une pièce d'argent et je lui avais refusé... elle insistait... j'aperçus un regard à la croisée, et ma pièce d'argent changea de main et de poche. Je voulais lui faire comprendre que j'étais charitable. Hypocrite !

O vanité ! vanité !

Amour ! tu nous rends donc hypocrite et vain.

Que de masques tu nous jettes à la face !

Mais l'hiver s'avançait avec son vent glacial, ses brouillards et ses giboulées, et je pressentais que bientôt la croisée allait se fermer et me dérober ma gracieuse

apparition ; je me décidai enfin à prendre un parti. Un matin donc, sans trop réfléchir, je montai son premier étage, j'arrive à sa porte, le cœur me battait à m'appuyer contre le mur. La crainte, l'espoir et l'amour se livraient en moi une lutte où chacun triomphait à son tour. Enfin j'ai frappé machinalement, sans trop savoir ce que je vais demander, ce que je vais dire. On vient m'ouvrir... ce sont des pas inégaux, c'est une voix dure et rauque qui me crie : qui est là ! on a ouvert. Que vois-je ! c'est-elle, elle mon adorée, mais elle boiteuse, elle sans grâce dans la taille, elle avec des mains rouges et un organe de basse-taille ou de gendarme.

Etourdi, désenchanté, je lui demandai le premier nom qui me vint à l'esprit, une fausse adresse. Je descendis bien vite.

En passant sous sa fenêtre, je regardai encore une dernière fois sa croisée, je l'y retrouvai. Mais l'amour s'était enfui par la porte.

Hélas ! n'est-ce pas là le fond de nos rêves les plus délicieux. Vu de loin c'est quelque chose, vu de près ce n'est rien.

Un Vieillard de 25 ans.

LE DRAME MODERNE.

A. M. Delacroix, artiste du Grand-Théâtre de Lyon.

Ce n'est plus Melpomène, à la robe trainante,
Aux cothurnes émaillés d'or,
Au voile magnifique, à la voix résonnante,
Qui, sur l'Olympe et le Thabor,
Domine en souveraine, et sur un char s'élève,
Puis s'embarrasse dans les plis
De ses longs vêtements que l'aiglon soulève,
Comme un oiseau dans les taillis.

Ce n'est plus cette reine, autrefois si vantée,
Qui, dans Athènes et dans Argos,
Instruisant à ses jeux la foule transportée,
Chantait les dieux et les héros ;
Ni cette belle muse aux divines alarmes,
Pour qui tout Paris s'enflamma,
Et qui s'ensevelit, chaude encor de nos larmes,
Sous le linceul du grand Talma.

Non ! non ! une autre fille est éclosie au grand moule,
Comme un aigle au soleil d'été.
Le siècle l'a couvée avec toute la foule
Dans l'aire de la liberté.
Sur son front grandissant la couronne se brise ;
Elle montre à nu ses appas ;
Sa chevelure flotte au souffle de la brise ;
Nul voile ne gêne ses pas.

Elle peint ! Elle joue aux toiles fantastiques
Et se plaît à les nuancer ;

Elle jette à foison ses couleurs magnifiques
Où tous les tons vont se presser ;
Chacun de ses croquis est une œuvre de gloire
Qui porte son blason fameux,
Et qu'on peut pendre, ainsi qu'une ébauche d'histoire,
Sous le portrait de ses aïeux.

Avec sa main puissante elle ouvre les archives
Des vieilles générations,
Et demande, en passant, aux gothiques ogives,
Quel bras sculpta leurs écussons !
Quels étaient les seigneurs féodaux ! Quelles haines
Tourbillonnaient dans maintes tours !
Quels drames remuaient dans les cours suzeraines,
Brodés de combats et d'amours !

Ailleurs elle reflète, ainsi qu'un incendie,
Notre siècle emporté sans frein.
Avec ses passions et sa voile hardie,
Où tout s'entrechoque et s'étreint ;
Puis elle encadre, au sein d'une intrigue mouvante,
Une tête au regard profond,
Et, sur un front saillant, monnaie en chair vivante,
Charles-Quint ou Napoléon !

Tantôt elle descend aux tombeaux de porphyre,
En proie à d'affreux cauchemars,
Eclate en chants bruyants, et s'enivre, et délire
Pour étourdir tous les regards ;
Car elle saigne, et voile à sa gauche mamelle
Une blessure sous des fleurs ;
Aussi voilà pourquoi, dans ses yeux bleus, se mêle
Souvent le rire avec les pleurs.

O belle vierge ! va, ce désordre est sublime !
Phidias n'a rien fait de si beau ;
La nature a rendu ton culte légitime,
Elle t'a prêté son flambeau.
Laisse les insensés, pareils au vent stupide,
Enfler autour leurs tourbillons ;
Leur souffle, en remuant cette flamme rapide,
Lui trace de nouveaux sillons.

S'ils t'ont traitée ainsi de folle ou de ribaude,
C'est qu'ils ne te comprennent pas !
C'est que chez eux l'orgie est une cuve chaude
Où couvent de honteux ébats.
Ils t'ont montrée au doigt comme une fanatique
Dont la bouche hurle le sang,
Parce qu'au lieu du glaive à la carrure antique,
Tu portes un rouge yatagan.

Va ! va ! l'autan jaloux fait résonner la voile !
Garde tes chants de liberté !
Ton corps est assez beau pour demeurer sans voile ;
Garde ta chaste nudité !



Garde tes mots d'amour et tes rêves magiques ,
 Et ton fourreau de diamant ,
 Et ton pinceau qui fond en groupes magnifiques !
 Garde surtout ton jeune amant !

Vos deux ames sont sœurs ! Tu vaincras la couleuvre ;
 Tu seras plus forte avec lui ,
 Et plus riche en fleurons ! C'est un de tes chefs-d'œuvre ,
 C'est ton étoile qui nous luit !
 Oh ! ne crains pas qu'il touche à ta blanche couronne ,
 Et la flétrisse quelque jour ;
 Il te respecte autant qu'un croisé sa madone !
 Le génie épure l'amour .

Depuis assez long-temps , comme la prisonnière ,
 Tu te penchais sur l'avenir ,
 Ecoutant au lointain , à travers la poussière ,
 Si tu n'entendais rien venir
 Mère , l'aigle est écos ! Triomphe et bat de joie !
 Enfants , saluons son réveil !
 Chacun de ses sillons est un ciel qu'il déploie !
 Son nouvel aire est au soleil .

Salut ! Salut à toi ! Viens nous ravir notre ame
 Au bruit de tes ailes de feux !
 Viens nous dire , en ton vol , ce que c'est que le drame ,
 Et l'emporter de cieus en cieus ;
 Poursuis , noble vainqueur , ta tâche use l'haleine ;
 Mais quand on a franchi d'un saut
 Tant de monts escarpés , l'espace fuit en plaine ;
 On en voit plus en bas qu'en haut !

A. G. CÉSEN



CHRONIQUES LYONNAISES.

M. Menoux vient d'être nommé bâtonnier de l'ordre des avocats , en remplacement de M. Guerre dont les fonctions étaient expirées. On a procédé en même temps à la nomination du conseil de discipline qui est resté , d'après le scrutin , absolument le même que l'année dernière. Il eût été difficile en effet de mieux choisir.

— On annonce , pour le 25 janvier prochain , la publication d'un grand et important ouvrage de M. Alexandre Dumas , intitulé *Chroniques de France*. Le talent si dramatique , l'esprit si consciencieux , le style si brillant de l'auteur , promettent à ces pages historiques un puissant intérêt et une grande vérité. Nous sommes assez heureux pour pouvoir offrir à nos lecteurs , quelques fragmens de cette chaleureuse composition , avant qu'elle n'ait paru , et nous nous ferons un plaisir de les insérer dans nos prochains Numéros.

— Avant-hier , un homme qui comprend parfaitement la situation financière du pays , et a imaginé de cirer les bottes au rabais , (pour un sou) , avait établi sa sellette au coin de la rue Mercière. Un passant se

présente et met le pied sur la sellette ; quand la botte fut bien noire , bien luisante , le décrocteur voulut prendre l'autre jambe ; il n'y en avait pas , sa pratique avait une jambe de bois ! Alors , une discussion s'engagea entre eux , savoir : le passant ne voulait payer que deux liards , arguant de son infirmité ; le décrocteur demandait un sou , vu qu'il entendait prendre un sou par personne , complète ou non. Il se rassembla presque autant de monde que s'il se fût agi de voir battre deux vieilles femmes , ou danser un singe sur un chien , de sorte que la rue était obstruée. Enfin , après une longue discussion , le décrocteur convint franchement qu'il avait tort. Ce que nous admirons prodigieusement , attendu que nous n'avions jamais vu une discussion avoir d'autres résultats que d'affermir chacun dans son opinion.

— On vient d'ouvrir sur la place des Célestins , maison Dittmar , un nouveau salon de lecture parfaitement assorti en journaux et brochures nouvelles. On y trouve , entre autres , une grande partie des feuilles politiques et littéraires des départemens. Dans un moment comme celui où nous sommes , un pareil établissement ne peut manquer de prospérer , et nous nous faisons un plaisir de le signaler à nos lecteurs.

A VENDRE ou à LOUER : une très-jolie PROPRIÉTÉ , située sur le plateau de Fourvières , ayant une vaste et belle maison bourgeoise , agencée et distribuée avec goût et élégance ; les plafonds et les tableaux de la galerie ont été peints par d'habiles maîtres. Caves voûtées , souterrains , ouvrages des romains , réservoir à eau de source , se prolongeant par des conduits en plomb , terrasses en amphithéâtre. Les murs du clos sont garnis d'espaliers , jardins potager et d'agrément ; salles d'ombrage , allée de charmilles , parterre , labyrinthe , eaux de source , jaillissantes , ne tarissant jamais ; une grande quantité d'arbres à fruit.

Cette propriété conviendrait à une famille nombreuse qui voudrait réunir le luxe et les commodités de la ville à tous les agrémens et plaisirs que l'on se procure à la campagne.

Elle conviendrait aussi à une loge maçonnique ; à une maison de santé ; à un pensionnat de l'un ou de l'autre sexe.

PROPRIÉTÉ rurale , de la contenance de 400 bicherées lyonnaises , à 9 lieues de Lyon ; affermée 1800 fr. A vendre sur le pied de 4 p. 0/0.

Jolie petite MAISON , dans la rue Neuve , au prix de 52.000 fr. , à vendre de suite.

Un GREFFE de justice de paix à VENDRE dans un département voisin de celui du Rhône.

S'adresser , pour ces quatre objets , à M. CHAPEAU , rue des Célestins , n. 6 , de 9 heures à midi seulement , (ou par lettres .)

APPARTEMENT de Deux Pièces au premier étage , avec souillarde , cave et grenier , rue de Pazy , N. 10 , ayant vue sur la place des Célestins , à louer de suite ou à la Noël.

S'adresser au portier de la maison du Café Parisien.